

ITALIE. — XIX^E SIÈCLE

COSTUMES RUSTIQUES.

LES PAYSANS DE LA TERRE DE LABOUR.

LES PIFFERARI.

Ces figures proviennent du monte Cassino, l'ancien *Casinum*, situé dans la *Terra di Lavoro*. La Terre de Labour est la partie N.-O. de cette fertile Campanie, célébrée par les Latins comme le plus riche et le plus beau pays du monde; sa capitale conserve le nom de Capoue, quoique ce ne soit plus la même (l'ancienne est un simple village voisin, Sainte-Marie), mais ce nom suffit pour évoquer le souvenir des célèbres délices classiques.

Le monte Cassino, si connu par l'abbaye fondée par saint Benoît sur l'emplacement même de l'antique citadelle romaine, est une de ces localités où se recrutent les nombreux émigrants qui viennent chez nous en famille, et dont tous les membres exercent, autant que possible, la profession de modèles pour nos artistes. La beauté corporelle de ces gens est connue; ce sont des cousins de ces Romains du Trastévère, riches de « ce *ton des chairs* auquel les peintres, dit Chateaubriand (ô temps de l'école de David!), ont donné le nom de *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. » Toutefois ce ne sont pas les mêmes, car chez eux rien ne rappelle cette rudesse des Trastévérins, dont la fierté native est regardée comme un des caractères des anciens maîtres du monde. A Rome, on ne les confond jamais, et les *pifferari* promenant là, comme partout, leur flûte et leur cornemuse, y sont toujours tenus comme provenant des provinces de la Napolie.

Ceux de ces hommes qui émigrent conservent avec une certaine ostentation leur accoutrement de pasteurs qui, pour ces fainéants, n'est que trop souvent la livrée de la mendicité. Les femmes tiennent davantage encore à leurs chatoyants costumes traditionnels, et la mère joue, non sans goût, avec les oripeaux disposés sur les types consacrés dont elle habille ses enfants. Le bambino est un petit bonhomme portant toujours des vêtements faits à sa taille, ce qui contribue à lui donner cette physionomie particulière, si souvent tout à fait charmante que prend sa beauté native, et il en est de même pour les petites filles, plus vives, plus précoces, et naturellement gracieuses.

En somme, ces gens qui posent dans nos académies et dans nos ateliers, venus de ces campagnes où Chateaubriand reconnaissait partout des traces profondes des anciennes mœurs, sont des malheureux qui apparaissent dépourvus du ressort moral que l'on rencontre si généralement chez nos paysans européens, et cela quoique ces derniers aient eu à subir, comme les Italiens, le lourd servage des temps féodaux.

Pour les montagnards du Casinum, la cause de leur abaissement pourrait bien être plus lointaine et plus profonde, et sans recourir autrement à l'histoire qu'à celle que l'on trouve toute faite dans les dictionnaires, il nous paraît d'un certain intérêt de signaler que les montagnards de la Terre de Labour descendent, selon toute vraisemblance, d'une race dont la condition fut toute servile dans la vieille société romaine. Les gens du Casinum seraient les descendants directs de ceux des Lucaniens dans lesquels, à la fin de la seconde guerre punique, les Carthaginois trouvèrent des alliés, ce qui les fit appeler par les autres Lucaniens des plaines, les *Bruttii* ou *Brettii*, les *rebelles*. Les Romains enlevèrent toute indépendance à ces belliqueux, en déclarant esclaves publics les gens du Bruttium, qu'ils employaient comme licteurs ou serviteurs des magistrats. Et cette condition servile a peut-être duré jusqu'aux derniers temps de l'empire romain. Puis ce fut le joug des barbares, et enfin, quant aux abbayes, elles ne firent guère que des mendiants de ces Latins avilis; car ils sont singulièrement restés Latins, à en juger par leur langage à propos des pièces de leurs costumes, au sujet desquelles nous avons voulu nous renseigner auprès de deux de ces Italiennes portant des accoutrements du genre de ceux que contiennent nos planches, et appartenant à ces tribus d'Italiens qui logent dans nos faubourgs, y menant cette vie à part où personne ne pénètre, s'aimant entre eux, comme les gueux de Béranger, et, selon toute apparence, insoucieux de leur destin avilissant préparé de si longue main, et accepté par eux plutôt avec gaieté qu'avec mélancolie.

Ces deux paysannes, également illettrées, ne sachant pas même lire, sont la mère et la fille : la mère ne comprenant pas un mot de français, la fille le parlant assez pour fournir, non l'explication, mais l'application des termes employés par la mère, une vieille parcheminée, à laquelle nous avons fait passer en revue les différentes parties du costume et surtout du costume féminin. Ces renseignements, d'une tradition tout orale, nous paraissent particulièrement précieux en un sujet comme le nôtre. La consultation ayant porté en même temps sur la planche ayant pour signe H B, il n'est pas inutile d'avoir aussi celle-là sous les yeux. Ce sont d'abord ces deux femmes, originaires du monte Cassino, qui nous ont donné la certitude de la provenance de la famille de nos *pifferari*, photographiés à Paris. Au pays natal, c'étaient des voisins. Le vieux chef de ce petit clan, c'est Angelo, — pauvre Angelo, il est mort ici; — son fils aîné, c'est *Modesti*, le modeste; le second c'est *Giulian*, le joyeux; la mère c'est *Firense*, la florissante; la fille aînée, en plein âge, c'est *Jacinta*, la fleur.

Les instruments du pifferaro, littéralement « jouer du fifre », sont la flûte, la musette et le tambour de basque, dont le trio s'augmente souvent du triangle aux mains d'un jeune garçon; c'est-à-dire, pour le quatuor, la *fistula*, l'*utricularis tibia*, le *cantabricum tympanum*, et le *trigonum*, tout antiques; et l'on peut croire que les *pifferari* que Pinelli nous montre dans les rues de Rome, en 1817, allant de madone en madone, faire une pause symphonique devant la petite chapelle où brûlait toujours une lampe entretenue par les fidèles, y faisaient encore retentir plus d'un rythme qui avait dû être familier aux divinités païennes logées, jadis, à la même enseigne.

Nos Italiennes appellent la coiffure plate si typique que l'on voit ici et dans l'autre planche, nos 2, 3, 6, 7 et 8, l'*amandille*, que nous écrivons sur la consonance, nos renseignements s'y arrêtant forcément. *Amœnus*, en latin,



ITALIE XIX^E SIECLE

ITALIA XIXTH CENTY

ITALIEN XIX^{TES} JAHR^T

GO

IMP. FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Waret del.

veut dire agréable à la vue, et la *mendicula* c'est la mandille. En italien le sens de *manto*, la mante, s'étend à celui de voile, prétexte. L'amandille est bien d'ailleurs une coiffure de moissonneuses.

Le fichu qui enveloppe la tête de la paysanne de Loreto, n° 5, pl. H B, est le *fascelete*, probablement de l'italien *fascettino*, petit paquet, et *fasciare*, entourer, environner; en somme, du latin *fascia*, *fascis*, et son diminutif *fasciola*. Le mouchoir de cou porte d'ailleurs ce même nom de *fascelete*, d'un caractère générique. La *camisa* en toile est la tunique à longues manches, souvent très larges et flottant autour des bras, dont le type originaire est ionien, et dont les Romains laissèrent l'usage aux femmes. Pour obvier à la gêne des manches trop larges, les paysannes font usage d'une espèce de brassard d'étoffe que l'on voit particulièrement à l'avant-bras de la femme d'Ostie, n° 2, pl. H B. On appelle ce bracelet des manches, *manec*, du latin *manicæ*, de l'italien, *manicottolo*, manche pendante, et *manicotto*, manchon. C'est ce bracelet retenant la large manche à la hauteur de l'arrière-bras, qui lui fait former les espèces de gigots libres qui donnent aux costumes des Italiennes l'un de leurs principaux caractères.

On ne connaît point d'exemple antique du corset palissadé dont ces paysannes font souvent usage. Elles appellent simplement *corset* cette pièce du corsage lorsqu'elle est renforcée de jones plutôt que de baleines, ce qui la rapproche du *corsaletto*, cuirasse. Pour désigner les autres corsages, montant plus ou moins haut, on emploie, sans distinction, le terme de *jaquette*; en italien c'est la casaque, *casacca*.

La ceinture, portée communément, est la *scinda*, expression toute latine, et dont le sens est bien l'antique, *scindo*, trancher, diviser, retenir.

La robe, c'est-à-dire la jupe, c'est la *veste*, le *vestis* latin, l'habit fait de toute étoffe qui sert à couvrir.

L'étoffe est la *panne*, de *pannum*, drap, linge, et de *panniculus*, chiffon ou drapeau, haillon ou guenille. Le tablier est de toile, d'étoffe légère, parfois de velours. Les tabliers les plus riches sont des espèces de tapis, avec ornements tissés ou brodés, ou encore appliqués, que la paysanne confectionne elle-même, et que nos Italiennes appellent des tabliers *artistés*. Le nom de cette pièce importante de la parure est du latin le plus pur : c'est le *scenalis*, le décoratif, le théâtral.

Le châle, du type de ceux des femmes de Cervara et Cociara, n°s 6 et 8, pl. H B, est le *fascelettone*, de *fascetto*, paquet, *fasciata*, bandage, et *fasciare*, entourer, environner, peut-être aussi *fascio*, fardeau, et pour la terminale, du latin *tonus*, ton de couleur et de l'italien *tonica*, tunique. Encore peut-être aussi de *fascino*, *fascinazione*, sorcellerie; car ces paysannes ont souvent offert plus d'un rapport avec les Bohémiennes classiques, et plus d'une a su jouer chez nos devanciers le rôle de la *Zingara*, sachant lire dans la main des crédules l'avenir des gens, en commençant, selon la tradition, par y mettre le vieux teston de bon ou mauvais augure, selon que, la main ouverte, il se présentait croix ou pile. Elles sont d'ailleurs facilement enclines aux superstitions, et l'on ne sait jusqu'où elles se croient elles-mêmes quand la chiromancienne prophétise.

Selon nos dames, on donne à ceux qui portent le soulier de cuir du type de celui de la femme de Cervara, n° 6, ou toute chaussure forte, le nom de *jugeurs*. C'est le *jugarius* du latin, le bouvier, celui qui conduit les bœufs, sous

le joug, le *jugator* qui les attelle. Quant aux chaussures de la famille des carbatines, surtout en usage chez les montagnards, ce sont des *scarpes*.

Le collier est le *cannac* ou *canac*, dont le nom provient peut-être du fil de chanvre, le *cannabis*, sur lequel les perles métalliques sont enfilées, comme il se pourrait encore que cette joaillerie bruissante soit le *cano*, *cantum*, employé par Cicéron dans le sens de chanter.

Les boucles d'oreilles sont des *rocchines*. *Rocco* veut dire crosse, en italien, et *recino*, encore selon Cicéron, rechanter, chanter une seconde fois.

Le long bonnet retombant du paysan de Loreto, n° 1, que l'on rencontre de même sorte en Espagne, et qui se porte avec ou sans le chapeau, se nomme *barrettino*, ce qui paraît dû à sa couleur qui est celle de la barrette des cardinaux.

Documents photographiques.

Voir, pour le texte : Chateaubriand, Voyage en Italie, *Lettres adressées à Joubert*. — M. Francis Wey, Rome. — M. Ernest de Toytot, les Romains chez eux. (Correspondant, octobre-novembre 1867.)

